

**new  
story**

## **Revue de Presse**

# **BELINDA**

UN FILM DE **MARIE DUMORA**

**Le Monde**

**« CE FILM INCLASSABLE RECÈLE DE GRANDS MOMENTS DE CINÉMA »**

**les  
Inrockuptibles**

**« UN TRÈS BEAU TRAVAIL DE CINÉASTE »**

**« TRÈS ÉMOUVANT ET PUISSANT PORTRAIT DE FEMME »**

# SOMMAIRE

## QUOTIDIENS

**LE MONDE** 09 janvier 2018  
**LIBÉRATION** 10 janvier 2018  
**LA CROIX** 10 janvier 2018  
**L'HUMANITÉ** 10 janvier 2018

## HEBDOMADAIRES

**L'OBS** 11 janvier 2018  
**LES INROCKS** 10 janvier 2018  
**TÉLÉRAMA** 10 janvier 2018  
**TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN**

## MENSUELS

**PREMIÈRE** janvier 2018  
**TRANSFUGE** janvier 2018  
**STUDIO CINE LIVE** janvier 2018  
**CAUSETTE**  
**LES FICHES DU CINÉMA**  
**DROIT DE VIVRE, LICRA**  
**ÉTUDES** - Revue de culture contemporaine

## INTERNET

**L'AVANT-SCÈNE CINÉMA**  
**CLAP! Magazine**

## CANNES 2017

**LIBÉRATION**  
"Belinda", la fleur des âges - 26 mai 2017  
À la marge - 29 mai 2017  
Réalité virtuose - 29 mai 2017  
Portrait de Marie DUMORA - 25 mai 2017

## LE MONDE

Cannes 2017, "Belinda", les trois âges d'une icône combative et cabossée - 10 mai 2017

**LES INROCKS**  
**CRITIKAT**  
**CHRONICART**

**QUOTIDIENS**

# La vie comme dans un grand huit

Ce film inclassable de Marie Dumora sur une famille miraculée recèle de grands moments de cinéma

BELINDA

■■■□

**V**oici vingt ans que Marie Dumora tourne à l'est, entre Alsace et Lorraine. Colmar, Mulhouse, Forbach, par là. Elle filme des enfants, des Manouches, des Yéniches, des ferrailleurs, des êtres en déshérence, marginalisés, mais ô combien vivants. D'un film à l'autre, des personnages reviennent et se croisent, entraînant souvent le désir du tournage suivant, tout un système d'échos se construit, y compris à des années de distance. On ne connaît pas très bien cette œuvre, qui tourne plus souvent dans les festivals qu'elle n'est distribuée en salles. C'est dommage, se dit-on, en découvrant *Belinda*.

Sacré morceau que ce brin de fille, d'une famille yéniche sédentarisée, qui se jette tête la première dans le mur de la vie pour y trouver quelque chose qui s'apparenterait, denrée plutôt rare pour elle, au bonheur. Déjà filmée à plusieurs reprises par la réalisatrice, qui avait consacré un film à sa sœur Sabrina (*Je voudrais aimer personne*, sorti en salles en 2008), Belinda apparaît ici à trois âges. 9, 15 et 23 ans.

A 9 ans, dans le foyer où elles sont placées, on la sépare de sa sœur, et c'est atroce. Image cristallisée des deux fillettes main dans la main, yeux dans les yeux, collées serrées, qui ne peuvent comp-

ter que sur elles-mêmes face à un abandon qui n'est qu'à peine décrit mais qu'on ressent violemment. A 15 ans, c'est une autre paire de manches. Fumette dans la cage d'escalier, corps massif et grande gueule, abordant à pas comptés le monde du travail. Une gueule, un accent, une prestance formidable. La situation familiale, qu'on pressentait compliquée, se détache avec plus de clarté. Mère et père séparés, la première au chômage, le second ex-tôlard, environnés d'une famille nombreuse cultivant la débrouille et l'expression haute en couleur.

A 23 berges, Belinda, sourire lumineux et front renfrogné, entre soleil et tempête, intense comme la braise, prend son destin en main. Elle vise le mariage avec son gars Thierry, qui voit venir sans un mot de trop, tandis qu'elle s'occupe de sa robe, navigue entre sa mère et son père, compte les sous pour la noce. Avec Thierry, elle lit le contrat de mariage, insiste sur le chapitre « respect, fidélité, amour », sans quoi ce n'est même pas la peine d'y aller, tandis

**Belinda se jette dans le mur de la vie pour y trouver ce qui s'apparenterait au bonheur**

que lui, grand pudique, se marre doucement. C'est assez plaisant de les voir baguenauder à la fête foraine, où ils s'offrent royalement quelques séances de tir. Elle pomponnée en tee-shirt Guess USA noir, le chignon fait, lui tranquille en blouson, ils rêvent pour pas cher, emportés dans la nuit multicolore zébrée de rose, de vert et de bleu, strisée par les harangues, les wizz et les shows de breakdance.

## Formidable marée d'amour

Et puis, patatrak, l'ellipse cruelle avec un drame dedans, Frantz, le père de Belinda, qui nous apprend qu'elle « a fait une bêtise », qu'elle en a pris pour quatre mois, et son Julot trois ans, pour un larcin destiné à renchérir la dot. Il en faudrait plus pour contenir la formidable marée d'amour que Belinda porte en elle. Il en faudrait plus pour l'empêcher d'écrire des folies lumineuses, dantesques, à son

Thierry. Il en faudrait plus pour ôter le goût de la vie à la petite fille d'un couple qui s'est connu, adolescent, au camp nazi alsacien du Struthof, « *comme des juifs* », et qui en est sorti pour donner naissance, parmi une tripotée, à son père. Si le moment où Frantz, le paternel, lui montre avec une dignité magnifique les photos de cette famille miraculée n'est pas un grand moment de cinéma, on veut bien se pendre. Si la séquence où Belinda, séparée de son mari, va se baigner sur *Tombe la neige* de Salvatore Adamo, si solitaire et si opiniâ-

tre, n'est pas du grand cinéma, on veut bien se rependre.

Admirable est ce film de Marie Dumora, ainsi fait que les informations y sont dispenseuses, les commentaires absents, la narration erratique, écartelée entre l'attente filandreuse du quotidien et les méchants coups de Trafalgar du destin. On ne sait pas très bien, au demeurant, comment qualifier ce film, dans quel cadre le ranger. Documentaire si l'on veut, mais plus sûrement essai climatique, geste d'accompagnement et d'amour. *Belinda* se rattache à ce titre à une famille

de films épidermiques, tournés à l'arraché autour d'enfants et d'adolescents forcés à conquérir seuls leur place dans le monde. *Nous, les enfants du XX<sup>e</sup> siècle* (1994) de Vitali Kanevski, *Demi-tarif* (2003), d'Isild Le Besco, *Tarnation* (2003), de Jonathan Caouette, *Pauline s'arrache* (2015), d'Emilie Brisavoine. Autant d'approches affectées par une tendre brutalité, autant de personnages et de films inoubliables. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français de Marie Dumora. (1 h 47).



Belinda et Thierry. NEW STORY PRESSE

# Les ricochets de Marie Dumora

La cinéaste s'intéresse aux communautés en marge de la société civile

## RENCONTRE

**J**e suis très mal à l'aise avec l'autobiographie », nous prévient, par mesure de précaution, Marie Dumora, réalisatrice du très beau portrait documentaire *Belinda*. C'est un même refus de la typologie sociale, des grilles déformantes, que l'on perçoit chez elle et au cœur de ses films. Au fil de la conversation, elle ne laisse affleurer de son parcours personnel que ses rencontres avec d'autres, ceux qu'elle a filmés, ou avec les œuvres qui l'ont nourrie. Elle le reconnaît : « *Les dates, dans ma tête, c'est un foufouir.* »

Un jeu de piste se dessine alors : enfance et adolescence passées dans un « petit coin perdu » de la banlieue parisienne (Yvelines), études de lettres modernes et de philosophie, le tout traversé grâce à la lecture et au cinéma, mais aussi à l'univers coloré des fêtes foraines, comme seules bouées de sauvetage. « *J'ai découvert le cinéma toute seule. Je prenais le vélo et le RER pour aller au Balzac, sur les Champs-Élysées, puis je revenais chez moi comme si de rien n'était. Il y avait aussi un très vague ciné-club, dans ma banlieue, de ceux qui, sans le savoir, vous sauvent la vie.* »

S'ouvre alors un panthéon personnel sous la forme d'un auto-portrait éparpillé, où se dressent les héroïnes fougueuses et fugeuses, comme *Mouchette* (1967), de Robert Bresson, ou *Wanda* (1970), de Barbara Loden, des films de Maurice Pialat, les « univers romanesques » de William Faulkner (le cycle de Yok-

napatawpha), de Marcel Proust, de Charles Dickens, ou encore *Les Sept Samouraïs* (1954), d'Akira Kurosawa, qui l'ont « beaucoup aidée à traverser les épreuves les plus rudes, comme partir en tournage par exemple ». Un vade-mecum de combativité et de refus qui en dit certainement plus long que tous les récits de soi.

Si l'œuvre de Marie Dumora se construit dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Colmar, en Alsace, ses débuts eurent lieu sur un territoire encore plus restreint : « *J'emmenais jouer mon premier enfant au bac à sable, en bas de chez moi. Je regardais les autres parents tout autour et je trouvais ça incroyablement drôle. J'ai commencé à les filmer et ça a donné une petite comédie documentaire* [Le Square Burq est impec, 1997], improvisée dans 10 m<sup>2</sup> de sable, à travers une tempête d'enfants. »

## Cercles concentriques de clans

Quatre ans plus tard, son premier long-métrage, *Avec ou sans toi* (2001), inaugure une entreprise documentaire depuis ininterrompue. Partie filmer entre les murs de La Nichée, foyer pour enfants en difficulté d'Algersheim, en Alsace, la réalisatrice « repère immédiatement deux sœurs, Sabrina et Belinda, qui boudaient dans un coin », et se lie à elles. La suite se construit par ricochets, d'abord dans le sillage d'un autre garçon du foyer (*Emmenez-moi*, 2005), puis de retour auprès de Sabrina (*Je voudrais aimer personne*, 2010), retrouvée à l'âge de

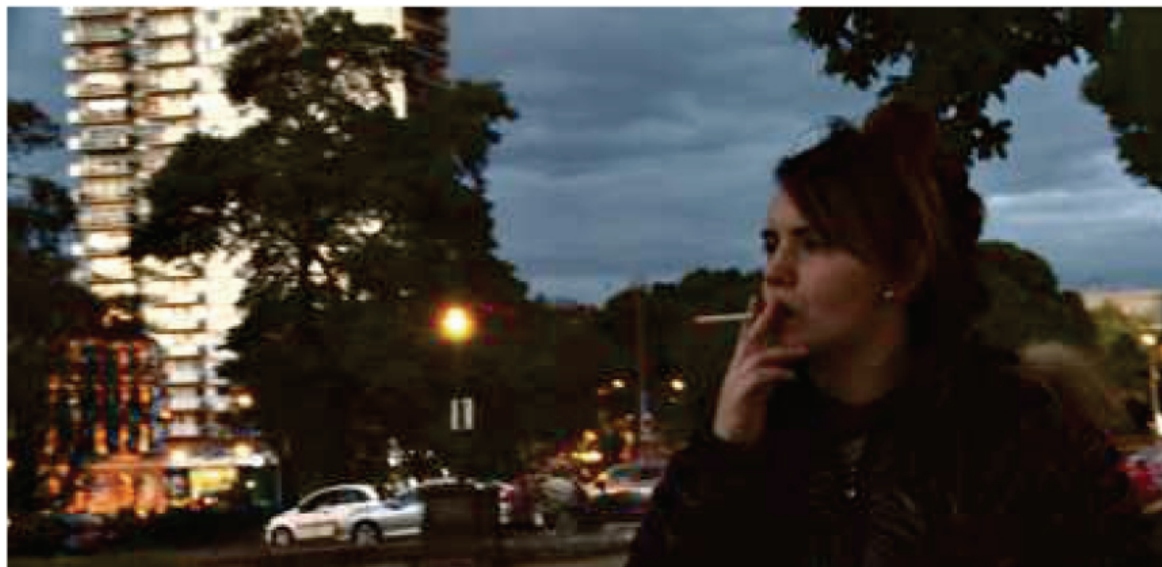
16 ans, au moment du baptême de son premier enfant : « *Elle avait un petit côté Antigone, avec ses grandes bottes blanches et son petit visage de madone.* »

Ainsi, à chaque fois, un film en entraîne un autre, conduisant la réalisatrice dans les cercles concentriques de clans et de communautés en marge de la société civile : *La Place* (2011), autour du pasteur évangéliste Ramuncho (« *un physique entre Marlon Brando et Jean Yanne* »), puis *Forbach Forever* (2015, en attente de distribution), sur une fratrie manouche de ferrailleurs musiciens. « *Après celui-là, raconte Marie Dumora, je suis revenue voir Belinda. Enfant, elle me faisait penser à Paulette Goddard ; adulte, elle avait quelque chose de Silvana Mangano.* » Au cours de ces retrouvailles, les souvenirs se bousculent : « *On a revu avec ma monteuse les images de Belinda issues des films précédents. Leur intégration s'est imposée pour donner au film son découpage en trois temps.* »

2001, 2010, 2017. Enfance, adolescence, maturité. Trois âges à travers lesquels Belinda, issue d'une famille yéniche, grandit sous nos yeux. Marie Dumora la décrit d'ailleurs comme un personnage en construction : « *Belinda a un côté guerrier, elle se pare avant d'affronter la vie, avec tous les artifices nécessaires, son rouge à lèvres, ses chaussures. C'est une reine. Elle ne lâche rien.* » Avant d'enfoncer le clou : « *C'est quand même au cinéma que les gens peuvent enfin exister comme des héros.* » ■

MATHIEU MACHERET





Belinda est filmée sans forcepts, bons sentiments ou pitié mal placée. PHOTO NEW STORY

## «Belinda», jeunesse ambulante

**Dans ce documentaire, Marie Dumora épouse, sans filtre, la trajectoire d'une jeune femme à trois âges de sa vie déracinée.**

À l'arrière d'une voiture sillonnant les routes alsaciennes en 2001, deux petites filles agitent chacune un mouchoir d'un vert opalin. Belinda et Sabrina sont deux sœurs – l'une a 9 ans, l'autre 10 – séparées de leurs parents qui ne peuvent les élever, arrachées aussi au foyer où elles vivaient jusque-là ensemble. Comme son titre l'indique, *Belinda*, documentaire réalisé par Marie Dumora, sui-

vra la plus jeune des deux filles, allant et venant pour la cueillir à trois âges de sa vie. La cinéaste française trace spontanément son chemin depuis vingt ans en documentant le quotidien d'une poignée d'habitants de l'Est de la France, issus de communautés souvent oubliées ailleurs, ou alors montrées seulement sous un jour stigmatisant (*Strip-Tease*, etc.). Son premier long métrage, *Tu n'es pas un ange*, en 2000, se penchait sur le cas d'adultes qui, abandonnés à la naissance, cherchaient à retrouver leurs origines. Elle y croisa le chemin de Belinda et de sa sœur, qu'elle suivit déjà dans *Avec ou sans toi* en 2002. Sa fidélité à ses personnages la conduit à rester comme aimantée à une figure d'un film précédent

pour mieux la laisser lui tracer la voie du suivant, de l'exploration d'un territoire manouche (*la Place*, 2011) ou à celle de ses dynasties musicales (*Forbach Forever*, 2014).

**Veilleur.** Quand Belinda a 15 ans, elle explique au téléphone à M. Gersheimer – cet homme qui a veillé à son suivi en foyer (et en dehors) – qu'elle veut faire de la mécanique, pas vendre des chaussures. «*Sinon, monsieur, vous, ça va ?*» enchaîne-t-elle, et Dumora de ne pas couper ce moment de réciprocité des affects. M. Gersheimer ne se voit pas, il s'entend. Voix vive hors-champ ou téléphonique, il est le veilleur présent qui n'a pas besoin d'être montré ostensiblement. «*Vous êtes comme un*

*père pour moi.*» Belinda donne la note, cela suffit amplement.

Marie Dumora forge humblement son cinéma tel un circuit libre, ouvert sur l'instinctif : sans forcepts, larmes, bons sentiments ou pitié mal placée, sans filtre non plus qui viendrait polir les paroles et accents du coin. Mais cette modestie n'induit aucune mollesse. Rencontrée lors du dernier Festival de Cannes, elle évoquait à *Libération* sa caméra lourde, à l'épaule, ajoutant : «*Je ne change jamais de focale, je m'approche physiquement des gens.*» Le récit s'écrit chronologiquement, à une très douce exception finale près, et à la pointe d'un scalpel affûté, jonglant entre longs plans-séquences et ellipses radicales.

Belinda grandit, retrouve le géniteur qui l'avait abandonnée, loge avec lui. Elle aime Thierry, qu'elle veut épouser. Portés par les lumières de fête foraine, les deux amoureux se promettent de quitter au bout d'un, puis deux jeux, ce lieu où ils pouvaient oublier un instant leurs soucis. Les «*puis*» se multiplient. On les retrouve statiques près d'une grille à l'extérieur, ruinés et conscients de l'excès, dans cet interstice où il n'est pas encore temps de rentrer chez soi. Trop tôt, trop dur. Dumora capte patiemment, confidente silencieuse, cet instant qui paraît comme une chute de la séquence à laquelle on vient d'assister, un excédent ramassant plus intensément la vérité de ce qui précède. Puis un autre contretemps retardera leur

mariage – ils vont en prison. A Gersheimer, elle avouera à demi-mot : «*J'ai fait des conneries.*» Mais l'homme, à l'image de la cinéaste, ne court pas, béliard au poing, vers les zones d'ombres et les raisons. Il attend que l'explication remonte d'elle-même à la surface, comme l'empathie du film se déploie d'elle-même, sans effraction.

**Cuillères.** A quelques minutes de la fin, les origines yéniches de Belinda se trouvent effleurées au détour d'une photo noir et blanc accrochée au mur. Une communauté composite, objet, pendant la guerre, de persécutions et de déportations dans les camps, dont l'héritage rattrape le père de Belinda, qui jouera alors un air traditionnel avec deux cuillères contre la table de la cuisine. La scène est très belle, en ce qu'elle recueille, d'un personnage dont on n'attendait pas pareille saillie, une révélation tonitruante sur la famille et son passé sous la forme d'un pur réflexe atavique, contemplé dans son semblant de banalité sans rien essentialiser de ce qui s'y dit. Car même là, on ne s'attarde pas, on entend une espèce de «*tout ça part de là*», entraîné par Belinda qui se recoiffe et se concentre sur ce qui ira.

JÉRÉMY PIETTE

**BELINDA**  
de MARIE DUMORA, 1h 47.

## Belinda, étincelle de vie

— Dans ce documentaire, la réalisatrice Marie Dumora retrace le parcours d'une jeune fille yéniche à différents âges, dressant le portrait sensible et non moralisateur d'une femme déterminée à surmonter les obstacles d'une vie chaotique.

**Belinda ★★★**

de Marie Dumora

Documentaire français, 1 h 47

Belinda n'est pas tout à fait une inconnue pour ceux qui connaissent le travail de Marie Dumora. Cette cinéaste construit depuis vingt ans une œuvre singulière, tournée dans l'est de la France, sur le destin d'enfants placés en foyers dont les parcours chaotiques ne parviennent pas à éteindre la pulsion de vie qui est en eux.

C'est en 2000 lors du tournage de *Tu n'es pas un ange*, qu'elle rencontre pour la première fois Belinda, 9 ans, et sa sœur Sabrina, 10 ans, deux

jeunes filles yéniches (communauté nomade de l'est de la France).

Elle tourne en 2002 un premier film avec les deux sœurs, *Avec ou sans toi*, avant de s'intéresser aux garçons qui les entourent, puis d'accorder un film entier à Sabrina, mère de 15 ans élevant son fils dans un foyer pour jeunes mères dans *Je voudrais aimer personne*. Son petit ami manouche conduira la cinéaste à consacrer ensuite une trilogie à cette communauté, chaque personnage d'un film l'amenant au suivant, comme dans une ronde sans fin.

C'est en croisant à nouveau la route de Belinda, désormais âgée de 23 ans, amoureuse de Thierry et sur le point de se marier, qu'elle décide de lui consacrer à son tour un film. Tout le matériau collecté au fil des années lui permet de reconstituer l'histoire de la jeune femme de façon chronologique. À la manière du si touchant *Boyhood*, le film de Richard Linklater qui racontait l'histoire d'une famille en le tournant sur une dizaine d'années, sa version documentaire saisit son héroïne à

***Il ne reste plus à l'image que les moments lumineux: les glissades sur la glace, le baptême du fils de Sabrina, une longue déambulation avec son amoureux dans les allées d'une fête foraine...***

différents âges de sa vie. À 9 ans, lorsque placée dans un foyer à Algersheim, elle est brutalement séparée de sa sœur. À 15 ans, quand revenue vivre avec sa mère et ses sœurs, elle se cherche encore un avenir. Puis à 23 ans, amoureuse.

Un parti pris qui s'est imposé comme une évidence pour la réalisatrice. Et qui nous attache définitivement à cette Belinda, transformée sous nos yeux en véritable héroïne de cinéma. Toujours droite et digne malgré le contexte social difficile dans lequel elle évolue, les rêves qui s'envolent, la débrouille et les séjours en prison des proches, la jeune femme oppose sa détermination au malheur. C'est cet in-

croyable instinct de vie qu'a voulu capter Marie Dumora et l'a conduit à placer hors-champ les moments les plus difficiles: les fugues, la recherche d'emploi, les visites en prison pour voir son père puis son petit ami. « *Les bureaux de Pôle emploi et les parloirs ne m'inspiraient guère, confie la réalisatrice. Ils me paraissaient peu romanesques et me faisaient craindre de plus une distance contre-productive avec les personnages, une stigmatisation.* »

Rien n'est occulté de cette réalité, y compris le propre séjour en prison de Belinda où l'amour pour Thierry l'entraîne, mais elle est repoussée aux marges pour mieux mettre en évidence l'incroyable force qui la meut. Il ne reste plus à l'image que les moments lumineux: les glissades sur la glace, le baptême du fils de Sabrina, une longue déambulation avec son amoureux dans les allées d'une fête foraine ou les préparatifs d'un mariage qui se déroulera finalement en prison.

Dans cette famille, les liens du sang et la foi apparaissent comme les piliers qui empêchent leurs membres de sombrer. Tout comme la présence bienveillante de l'éducateur, aperçu au début du film, et qui appelle régulièrement pour prendre des nouvelles et prodiguer conseils. On se prend alors à attendre le prochain épisode de cette incroyable saga bâtie au fil des ans.

**Céline Rouden**



CINÉMA

## Portrait sensible d'une femme

Marie Dumora poursuit ses explorations auprès des habitants méconnus de l'est de la France.

**BELINDA**  
Marie Dumora  
France, 1 h 47

Deux gamines, tour à tour espiègles et rêveuses, contiennent leurs échappées belles à l'arrière d'une voiture. Mêlées l'une à l'autre comme des chatons en portée, elles laissent libre cours à leur imagination. À l'arrivée, une fanfare d'augustes cuivres en vestes grises pour danser. Belinda, 9 ans, et sa sœur Sabrina sont ramenées en douceur au foyer d'où elles ont fugué. L'éducateur manifeste un irréfutable bon sens pédagogique. On respire tous les accents de l'est de la France. Depuis de nombreuses années, Marie Dumora en a fait sa terre d'élection cinématographique, démarche pionnière qui la porte où les rencontres se nouent. Les Manouches l'attirent par-delà la voie de chemin de fer. Un musicien la tracte à Forbach. Belinda a 15 ans. Elle s'efforce de concilier l'élan d'indépendance qui la mènerait à « un boulot dans la mécanique » à l'affectueux souci qu'elle a de sa mère et de sa ribambelle de petits. Nous ne donnons ici que des repères épars dans l'ample toile vivante, quelques sons de cloche. Montage et découpage distribuent les fragments, comme prélevés aux arbitraires et omissions des films de famille. Mais Marie Dumora use d'observations longues et fines. La caméra ne prétend pas se faire oublier, signature singulière. Les temps sont choisis et aussi leurs passages sans rupture. On est dans l'importance de relater les « choses vues », ce que Victor Hugo appliquait à son art fictionnel.

On aura vu des gosses balancer des cailloux dans le canal, des changements de saisons, toute une parentèle parée de blanc pour se rendre de la cité, où réside la famille de Belinda, jusqu'à l'église où sera baptisé le petit garçon de Sabrina. Des parties de campagne et des fumées de cigarettes, des échanges téléphoniques à sens unique. On y parle parloir, colis, sorties et retours à la case prison. Belinda a 23 ans. Elle va enfin épouser Thierry. Ses « vacances forcées » ont retardé l'événement. On verra une robe brodée et des chaussures dorées. À la fête foraine qui les baigne de bleu, chez Belinda devant les fleurs des rideaux, le couple s'attendrit ou s'abîme dans des mutismes concentrés. Il arrive que l'on s'amuse avec eux. Avec elle. Les distances s'abolissent. Devant une photo retrouvée, Frantz, le père de Belinda, évoque la communauté yéniche dont la famille est issue. Les persécutions nazies que ses parents subirent. Leur rencontre, presque enfants, dans le camp de déportation du Struthof, en Alsace. Belinda continue d'aimer, envers et contre tout. •

D. W.

# HEBDOMADAIRES

# L'OBS

11/01/2018

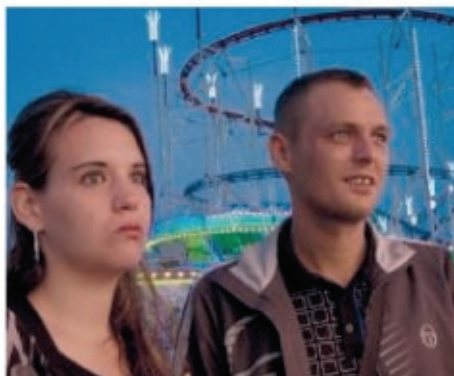
## **BELINDA**

**PAR MARIE DUMORA**

*Documentaire français (1h47).*

☆☆☆☆ Belinda (*photo*) est yéniche. Elle fait donc partie de cette population nomade issue d'Europe centrale qui refuse la confusion avec les Roms, mais qui reste aussi marginale. Marie Dumora, la réalisatrice, a filmé Belinda à trois moments de sa vie : à 9 ans, à 16 ans, à 23 ans. Projet filmique à long terme, qui donne un portrait émouvant d'un destin. Foyer pour enfants, père en prison, baptême d'un neveu, puis fiancé incarcéré, et la vie qui continue, déchirée, houleuse, dans des HLM, des bureaux d'aide sociale, des maisons bruyantes : la misère n'est pas loin, l'avenir est incertain, mais Belinda, généreuse et débrouillarde, est un personnage inoubliable. Marie Dumora a su capter, avec chaleur, l'âme d'une Gavroche espiègle.

**FRANÇOIS FORESTIER**





## Belinda

de Marie Dumora

Le portrait d'une fille de l'est de la France, filmée de 9 à 23 ans.  
Un *Boyhood* documentaire.

Sorties

### ON POURRAIT ENTRER DANS

#### "BELINDA" PAR LE BIAIS D'ANTOINE

DOINEL. Comme Truffaut avec Léaud, Marie Dumora a filmé Belinda, une jeune fille yéniche de l'est de la France, à divers âges de sa vie. Et comme Doinel, Belinda a connu une enfance difficile avec des passages en foyers. L'équivalence s'arrête là : Doinel est un personnage de fiction (même s'il porte aussi une trace documentaire sur Léaud), parisien, qui s'embourgeoise après l'adolescence, alors que Belinda est une personne réelle, qui évolue aussi mais sans sortir de sa condition prolétaire.

Marie Dumora l'a saisie à l'âge de 9 ans, quand elle a été séparée de sa sœur pour être placée dans une autre famille d'accueil (*Les 400 Coups*?), puis à 15 ans, quand elle refusait de travailler dans un magasin de chaussures (*Baisers volés*?), et enfin à 23 ans, quand elle désirait à tout prix se marier avec son amoureux (*Domicile conjugal*?). Dans ces trois moments, on voit aussi la famille, le père qui était en prison puis en sort, le fiancé qui est à son tour enfermé derrière les barreaux...

*Belinda* est avant tout un travail sur le passage du temps, concentrant en un seul film l'évolution d'une personne (les transformations de son visage, son corps, sa situation, ses pensées...) sur quatorze années (un peu comme

dans *Boyhood* de Richard Linklater).

C'est aussi un document sur ce qu'on a appelé "la France invisible", celle de ces familles qui survivent tant bien que mal (surtout mal) dans la précarité financière, sociale, culturelle, sans parler de la déstructuration inhérente à tous les passages par la case prison ou foyer.

Le regard de Dumora n'est pas misérabiliste pour autant. Sans évacuer le contexte quart-mondiste, elle insiste sur la vitalité de ces personnes, enregistrant leur énergie, leurs rêves, leur poésie, leur être-au-monde singulier, leurs projections dans le futur malgré tout. Si bien que la personne Belinda, naturellement cabotine, extravertie, devient tout autant un personnage de cinéma, une starlette de l'écran, une héroïne contemporaine.

*Belinda* est techniquement un documentaire, au sens où il enregistre les vraies vies de vraies gens, mais sa construction, son montage, ses choix de personnages et de situations finissent par lui insuffler une véritable dimension romanesque. Magnifier des êtres du bas de l'échelle sociale sans rien trahir de leur condition ni de leur vérité, c'est une forme d'engagement politique, éthique, et surtout un très beau travail de cinéaste.

Serge Kaganski

*Belinda* de Marie Dumora (Fr., 2017, 1h47)

**Critique lors de la sortie en salle le 09/01/2018** 

**Par Frédéric Strauss**

Le sujet de ce film est difficile, tant la vie de Belinda semble une caricature de « cas social » : élevée dans un foyer, la petite Alsacienne grandit avec les blessures d'une vie instable. De son jeune âge à son mariage, dans la prison où a été conduit son ami, la réalisatrice n'enferme son héroïne dans aucun discours. Ni sur le temps qui passe, ni sur la misère, ni sur l'alcoolisme, ni sur les Yéniches, ces nomades persécutés auxquels appartient la famille de Belinda. Ce parti pris aboutit à un portrait brut, jamais manipulateur. Qui reste en - mémoire.



Belinda, modèle  
de courage et de foi.



## Belinda

♥♥ Adultes et grands adolescents

La cinéaste Marie Dumora a filmé une famille yéniche (peuple semi-nomade d'Europe de l'Est) pendant une quinzaine d'années. Elle s'est particulièrement penchée sur une jeune fille, Belinda, durant trois périodes de sa vie : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte. Rares sont les moments où la parole est donnée aux laissés-pour-compte, vivant en marge de la société, craints pour beaucoup, railés par la plupart. Pourtant, sous le regard tendre et pudique de la réalisatrice, ils sont un modèle de vie et de courage, de foi (les Yéniches sont de fervents chrétiens) et d'abnégation. En ressort un très beau, mais très dur, portrait de femme, parfois ingrat, qui semble résonner comme un écho aux propos du pape François d'« *aller vers les périphéries* ». ■ H. M.

Documentaire de Marie Dumora (F).

**MENSUELS**

# PREMIERE

SÉLECTION *Films*

ET S'IL N'EN RESTE QU'UN...



ÉRIC VERNAY

**BELINDA**

Imaginez le *Boyhood* de Linklater, mais dans une version documentaire, au sein de la communauté yéniche : vous obtenez le portrait de Belinda, jeune prolo de l'est de la France dont on suit le parcours chaotique, de ses 9 ans à ses 23 ans. Déchirant.

GIRLHOOD | ★★★★★

## BELINDA



© NEW STORY

Marie Dumora filme depuis quinze ans la même famille de la communauté Yéniche, dans l'Est de la France. La documentariste a cette fois décidé de se concentrer sur Belinda. En fouillant dans les tonnes de rushes de ses précédents

films, la réalisatrice a trouvé la matière de façonner un portrait au long cours de la jeune femme façon *Boyhood*, en trois temps et au moins autant de scènes puissantes : à l'âge de 9 ans d'abord, la séparation brutale d'avec sa sœur au foyer ; à 16 ans ensuite, le baptême d'un neveu auquel son père incarcéré ne peut assister, mais qui va en palper l'émotion par la grâce d'une fantastique chaîne téléphonique et, enfin, à 23 ans, quand Belinda, malgré la prison et la fatigue qui mord déjà cruellement son visage, continue à croire dignement au bonheur. C'est déchirant. ♦ E.V.

---

**Pays France • De Marie Dumora • Documentaire • Durée 1 h 47**  
**• Sortie 10 janvier**

---

# TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

## FILMS DU MOIS

### Une vie

*Belinda* de **Marie Dumora** ou quand le docu cerne la vie au plus près.

PAR DAMIEN AUBEL

**M**arie Dumora tranche le vieux débat du cinéma et de la vie en refusant de choisir. *Belinda* est le dernier volet en date de la série de films documentaires qui, depuis *Avec ou sans toi* (2001) tisse la chronique d'une famille yéniche d'Alsace. Matériau dense, intriqué, mais Marie Dumora ne cède jamais à la tentation de la schématisation ou de l'élagage. Les origines et le milieu « marginaux » de cette famille ne la poussent pas non plus à la stéréotypie. Marie Dumora, qui invoque autant le *Wanda* de Barbara Loden que le Richard Linklater de *Boyhood*, s'inscrit en effet dans ces coordonnées-là : celle d'un cinéma qui n'abdique pas la vie au nom de la précision documentaire. La « vie », vaste programme...

Et parfaitement rempli, ne serait-ce que parce qu'en découpant littéralement son film en trois « âges » : Belinda gamine, puis ado, puis jeune femme. Marie Dumora donne à son film



cette durée au long cours qui est le contraire du temps stylisé, artificiellement contracté, qui est celui du scénario ou de l'intrigue. Ce qui ne signifie pas l'absence de péripéties, au contraire. Le film est bien vivant de ce point de vue-là : Belinda séparée de sa sœur Sabrina, Belinda se préparant au mariage avec son copain... pour finir en prison. Mais, surtout, Belinda et les autres parlent. Se racontent leur propre vie. Deviennent les narrateurs de leur propre destin. Et sont, en un mot, libres. « Voulez-vous que vos personnages vivent ? Faites qu'ils soient libres », disait Sartre. Eh bien Belinda est souverainement vivante.

**BELINDA**  
de Marie Dumora, New Story,  
sortie le 10 janvier







## **BELINDA** ★★★

**ELLE NE SE LAISSE** jamais abattre, Belinda. Malgré les galères de fric, les séparations douloureuses avec sa sœur, son père taulard ou son mec. Cet appétit de vivre phénoménal, c'est ce que met en avant la cinéaste. Elle a suivi la jeune Yéniche (une population nomade d'Allemagne et des pays avoisinants) sur trois périodes : à 9 ans, à 15 ans et à 23 ans. Son doc montre combien les années abîment Belinda, mais sans misérabilisme. Un film à vif, dont on sort secoué. ■

**L.D.**

De Marie Dumora • 1 h 47 • 10 janvier

# Plus féminine du cerveau que du capiton Causette

Janvier 2018

## BELINDA LIBERTÉ CHÉRIE

**Saisir la même jeune fille** à 9 ans, 15 ans, puis 23 ans, tel est l'enjeu passionnant de ce documentaire brut de décoffrage. Raccord avec son héroïne, la diserte et vaillante Belinda. Issue de la communauté des Yéniches (rattachée à celle des gens du voyage), c'est peu dire qu'elle a été trimballée dans sa courte vie, grandissant de foyer socio-éducatif en HLM encombrée, de famille d'accueil en cellule de prison. Mais rien n'entame sa soif de vivre et son lien indestructible à sa famille. Sensible, le film de Marie Dumora dresse le portrait d'une mère formidablement complexe, puisque à la fois libre et entravée. ● A. A.

**Belinda**, de Marie Dumora.  
Sortie le 10 janvier.





# Belinda

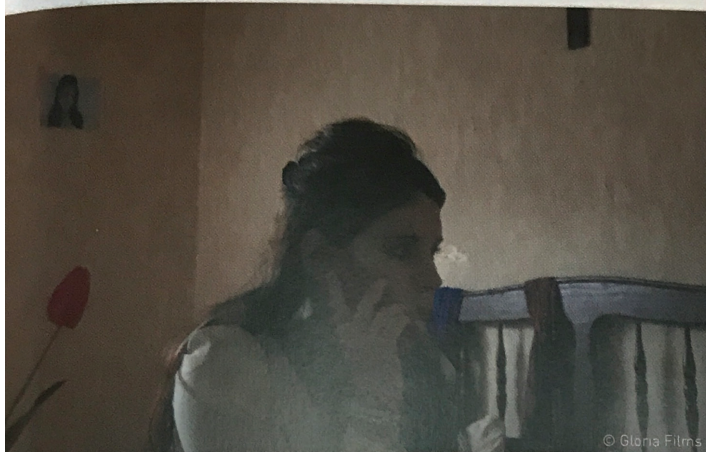
de Marie Dumora

Nouveau chapitre de l'œuvre au long cours que Marie Dumora tisse, telle Pénélope, depuis 2000, autour des deux sœurs yéniches Belinda et Sabrina (et de leurs proches). Un documentaire conçu comme une tragédie grecque, mais dans lequel l'espérance résiste.

**DOCUMENTAIRE**  
Adultes / Adolescents

## ♦ GÉNÉRIQUE

**Images :** Marie Dumora **Montage :** Catherine Gouze **Son :** Aline Huber et Martin Sadoux **Production :** Gloria Films **Coproduction :** Les Films d'Ici, Quark Productions et Digital District **Producteur :** Laurent Lavolé **Productrice exécutive :** Maud Huynh **Coproducteurs :** Patrick Winocour, Juliette Guigon et David Danesi **Dir. de production :** Diane Thin **Distributeur :** New Story.



© Gloria Films

★★★ Trois raisons majeures de voir ce documentaire en salle, proche cousin de *Spartacus et Cassandra* de Ioanis Nuguet (2015) et pareillement soutenu par l'ACID : il développe une véritable écriture cinématographique, à la fois immersive et en progression ; sa dramaturgie, tout en tension et rebondissements, autour du mariage de Belinda, vaut bien des fictions ; ce qu'il "dit" touche au cœur. En 2000, lors du tournage de *Tu n'es pas un ange*, Marie Dumora croise Belinda (9 ans) et Sabrina (10 ans), deux sœurs yéniches, ethnie proche des Manouches, moins connue que celle-ci mais tout aussi persécutée. La séquence où, devant une vieille photo, le père raconte comment lui et leur mère se sont connus, ados, dans le camp de concentration alsacien du Struthof, est à cet égard une des plus poignantes de ce film social, sociétal et romanesque. Depuis cette rencontre, donc, six documentaires sont nés, scrutant l'évolution des deux sœurs et de leurs proches. Ce septième chapitre s'attache au lien amoureux unissant Thierry à Belinda. Entre un judicieux flash-back introductif, qui contextualise la situation des deux sœurs, et un deuxième, conçu comme une réminiscence nostalgique, la réalisatrice filme, avec une discrétion exemplaire, le combat de Belinda pour mener à bien son mariage. Cette lutte héroïque entre une jeune femme qui veut s'en sortir face au destin qui pèse de tout son poids, sous l'œil (plus exactement la voix) de Sirius du directeur de la Maison d'enfants à caractère social La Nichée d'Algosheim, que tous aiment profondément - car il a élevé les deux fillettes -, relève bel et bien de la tragédie grecque. Certes, le stress et une alimentation "de pauvres", à base de graisse et de sucreries, ont épaissi

107 minutes. France, 2017  
Sortie France : 10 janvier 2018

le physique de Belinda, et les cigarettes ont abîmé ses dents. Mais son amour (au sens d'"agapè") pour les autres, sa sœur bien sûr, mais aussi un père et un fiancé de bonne volonté mais totalement largué face au réel, reste bouleversant de beauté inentamée. La scène du formulaire de mariage est à ce titre un douloureux moment de tragi-comédie. Et celle de Sabrina baptisant son enfant Nicolas, né alors qu'elle avait quinze ans et découvert dans *Je voudrais aimer personne* (2007), une réelle tranche de sociologie. Si bien que, sorti du film, on revisite l'étymologie du mot "innocence" tant il colle à l'âme de ces deux sœurs, par-delà les aléas judiciaires (dont on perçoit ce qu'ils doivent à l'ironie du sort). Il est du reste dommage que la réalisatrice n'ait pas cru bon de nous donner quelques indices sur leurs conditions et moyens de ressources. Ne serait-ce qu'en contrepoint de la foi sincère qui les anime et leur permet de rester dignes malgré tout. Mais qu'importe. Quand, au finale (y compris au sens musical), monte la voix d'Adamo chantant *Et tombe la neige*, tandis que l'œil de la camera, substitut de la fatalité, opère un fondu au noir sur Belinda nageant dans l'ill ou la Dollner, on remercie Pandora d'avoir refermé le couvercle de son amphore sur l'espérance pour nous la transmettre. Et on prie pour un prochain opus qui aura donné raison à la force d'âme et d'amour de Belinda. **\_G.To.**



## "Belinda", la combattante

Avec « *Belinda* », la réalisatrice Marie Dumora signe le portrait sensible d'une jeune Alsacienne issue d'une famille yéniche, cette communauté semi-nomade d'Europe, persécutée pendant la Seconde Guerre mondiale.

**Marina Lemaire**

Pour réaliser « *Avec ou sans toi* », en 2010, Marie Dumora avait accompagné la vie en foyers et la séparation de deux jeunes sœurs. « *Je voudrais aimer personne* » était consacré à Sabrina, une toute jeune mère. Cette fois, c'est Belinda, 23 ans, que la caméra proche mais non intrusive de la réalisatrice met en lumière. Tournees à 9 ans, puis à 15, et enfin aujourd'hui, les images reconstituent admirablement la trajectoire de cette jeune femme au parcours semé d'embûches. Belinda a grandi dans un foyer et veut construire le sien. A la fête foraine, elle espère « *gagner*

*le bon numéro* ». Marie Dumora ne cache pas sa « *profonde affection* » pour Belinda « *Elle a énormément de courage, dit-elle. Avec des valeurs : Belinda respecte les autres, elle s'occupe de son père, soutient son copain qui est en prison. Elle doit constamment chercher le meilleur d'elle-même sans être dans l'apitoiement alors qu'il y a quand même une injustice sociale.* »

### **SUR LES PAS DE CHARLIE CHAPLIN OU JOHN FORD**

La documentariste se réfère à Charlie Chaplin ou John Ford,

car « *ils ont filmé des communautés, des minorités qui ont traversé ce type de difficultés* ».

Son film dénué de pathos se révèle particulièrement émouvant lorsque le père de la jeune fille évoque ses origines yéniches devant la photo de ses grands-parents. « *Tout ça part d'un camp* », souligne Belinda. Et dans « *tout ça* », il y a son destin individuel. « *Cela a surgi au cours du tournage*, explique Marie Dumora. *C'était bouleversant. Ces gens ont été sacrifiés, car l'Alsace était à l'époque annexée par le Reich. Ils ont été déportés, exterminés. Mais on ne sent pas de colère du père quand il évoque l'histoire familiale. C'est fou ! Ça ne pourrait pas faire de mal si on condescendait à reconnaître ce génocide, à demander pardon.* » Et d'ajouter : « *On sent que Belinda voudrait avoir le droit de vivre.* »

Belinda ? Une femme libre et qui n'a qu'un seul projet, celui de tout un chacun : être heureuse. ●

### **REPÈRES**

« *Belinda* »,  
de Marie Dumora.  
Durée : 1 h 47.  
Sortie : 10 janvier 2018.

### **A SAVOIR**

**Marie Dumora**  
vit à Paris, elle est également l'auteur de « *Forbach for Ever* » (2016) et « *La Place* » (2013).  
« *Belinda* » a été présenté à l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (Acid) lors du dernier festival de Cannes, ainsi qu'à la 67<sup>e</sup> Berlinale.

## Belinda

de **Marie Dumora**, documentaire  
français (1 h 47). **Sortie le 10 janvier**

■ Filmer un même personnage sur des années relève du défi, qu'il faille avoir recours aux effets spéciaux ou convoquer les mêmes acteurs à des années de distance (l'excellent *Boyhood* de Richard Linklater, en 2014). Marie Dumora a cette endurance, qui rend son cinéma documentaire d'autant plus précieux qu'à chaque tournage, les liens qui l'unissent à la jeune fille qu'elle filme depuis quinze ans semblent plus solides. Tenant elle-même la caméra, elle n'a cessé depuis 2002 (*Avec ou sans toi*) de faire exister cinématographiquement cette Alsacienne yéniche (un peuple semi-nomade d'Europe du Nord), enfant puis adolescente, et désormais bientôt mariée, dégagée d'un tuteur bienveillant puis d'une famille qui, lorsqu'elle avait 16 ans, absorbait tout son temps (le segment du film de cette époque se focalise sur le baptême de son neveu, le rite lui interdisant presque d'autres centres d'intérêt). Dans ce triptyque condensé, la béance des absences masculines est frappante : le père puis le fiancé sont incarcérés, en une récurrence décourageante. Pourtant, jamais la cinéaste ne laisse le déterminisme social écraser la singularité de Belinda, sa gouaille, ses chaussures dorées, ses chignons banane, son amour sororal. Le « docu social » n'a pas droit de cité dans un quotidien fièrement habité, nourri d'épreuves qui remontent à une génération antérieure (les grands-parents déportés, évoqués de manière émouvante par le père). Aucun discours victimaire ne sous-tend la vitalité individuelle : le passé n'a généré que davantage de persévérance.

■ Charlotte Garson

**INTERNET**

## Belinda de Marie Dumora

BELINDA

Belinda à 9 ans vit dans un foyer en Alsace. On la sépare de sa sœur. Belinda à 15 ans rêve de son avenir. Belinda à 23 ans est amoureuse de Thierry. Ils font des « bêtises ». Ils vont en prison. Ils s'y marient. Ils en sortent. Belinda, toujours, cherche son bonheur et vit sa vie de réprouvée, de pauvre, de petite-fille de déportés yéniches du Struthof, de fille et femme de taulards, de taularde elle-même. Ce qui est merveilleux dans le film de Marie Dumora, c'est que jamais son personnage, réel, puisqu'elle la filme depuis plus de quinze ans, n'est ramenée à une étiquette, une essentialisation. Cette histoire, qui ressemble à une chanson de Piaf – et qui en a la beauté – n'est jamais un mélodrame. Belinda, comme ses parents, sa sœur, son mari sont des individus absolus, héroïques. Comme Antigone ou Ulysse, ils commettent des fautes, mais comme eux, ils surpassent la circonstance, le hasard de la naissance et éblouissent le spectateur. Aucun commentaire sur les images, aucun sociologisme, un dévoilement lent et habile des vérités, des passés de chaque personnage. Si Marie Dumora est évidemment une cinéaste réaliste (elle a déjà plusieurs films sur cette famille dans sa filmographie), l'audace de son parti pris formel (et le génie propre de ceux qu'elle filme) lui fait dépasser absolument les limites du documentaire ou de l'enquête. Dans ses entretiens, elle nomme Paulette Goddard, John Ford, Barbara Loden. Aucune de ces évocations n'est déplacée quand on a réalisé un tel film.

René Marx

Film français de Marie Dumora (2017), avec Belinda Baudein, Thierry Baudein, Sabrina Bensmail-Muller, Frantz Muller. 1h47.

## Belinda, une histoire d'amour et de résilience

📅 4 janvier 2018 🧑 Léa Casagrande 💬 Aucun commentaire 🎬 Acid, Belinda

**Présenté à l'ACID, Bélinda dresse le portrait d'une jeune Yéniche d'Alsace. Un documentaire réalisé sur quinze ans, romanesque et poétique, véritable ode à la rage de vivre.**

Belinda a 23 ans et s'apprête à se marier. Il s'agit de la troisième rencontre cinématographique entre Marie Dumora et la jeune fille. La première fois, elle avait tout juste 9 ans et vivait dans un foyer avec sa sœur Sabrina dont elle allait être séparée. Elle avait la « *grâce des personnages de Chaplin si fortement ancrés dans le présent* », se rappelle la cinéaste. Aujourd'hui, elle a retrouvé sa famille qui appartient à la communauté Yéniche, des semi-nomades d'Alsace. Son père est sorti de prison mais c'est Thierry, son fiancé, qui est désormais derrière les barreaux. Entre les visites au parloir et le choix de la robe de mariée, Bélinda tente de garder le cap, de s'accrocher à ses rêves romantiques. Car ce n'est pas un simple documentaire social qui nous est présenté, mais un « vrai film » d'amour.

L'œuvre de Marie Dumora s'est construite au fil des rencontres. Belinda et sa sœur Sabrina, leurs voisins Manouches, la musique jazz de [Forbach](#), ses films se répondent et se complètent jusqu'à tisser une généalogie de l'intime. Un *Boyhood* de Richard Linklater à la sauce alsacienne et façon documentaire. La trame de ce dernier long métrage respecte d'ailleurs la chronologie de la vie de Belinda. Nous la découvrons enfant, la mine boudeuse, déjà déterminée. Puis, à 15 ans pour le baptême de son neveu. Ces séquences, tout en expliquant son histoire singulière, octroient à son personnage un caractère universel. Un parti pris pleinement assumé par la réalisatrice qui revendique un cinéma à la « Bresson », avec une caméra volumineuse, au plus près des protagonistes. Il n'est pas question de disparaître, de faire oublier le dispositif cinématographique, mais de créer une histoire, ensemble : offrir à une existence marginalisée la grâce des tragédies antiques, aux oubliés la dignité des héros romanesques.



Offrir à une existence marginalisée la grâce des tragédies antiques, aux oubliés la dignité des héros romanesques.

On peut cependant regretter que ce désir de réhabilitation convoque un paysage culturel bien loin de celui de Belinda. Il y a peut-être un « petit côté Paulette Goddard » chez la jeune Alsacienne, comme l'affirme Dumora. Mais son quotidien reste aux antipodes des lumières hollywoodiennes. Certes, il serait mal venu de reprocher à une cinéaste d'observer le réel par le prisme de ses références filmiques. Ou à un documentaire de marcher sur les plates-bandes de la fiction. Néanmoins, l'effet pervers d'une légitimation qui s'appuie sur la comparaison avec ce que l'on nomme pompeusement la « grande culture » est d'accroître le fossé entre deux univers quand on voudrait, au contraire, le réduire.

Une dissonance, heureusement, rapidement expédiée par des scènes d'une incroyable justesse, à l'instar des conversations que Belinda et son père tiennent dans leur cuisine exiguë, en fumant des cigarettes. La subtile évocation de l'histoire familiale marquée par la barbarie nazie, les discussions sur le sens du mariage et le rôle des époux. Et cette maladresse qui devient le revers de l'engagement sincère qui semble guider la réalisatrice, se dissout finalement dans la sincérité farouche d'une jeune amoureuse de 23 ans.

*Écrit et réalisé par Marie Dumora. Avec Belinda Baudein, Thierry Baudein, Sabrina Bensmail-Muller, Frantz Muller. Documentaire. France. 2018. 1h47. Distributeur : NewStory. Sortie : 10 janvier 2018.*





**CANNES 2017**

FATALITÉ

## «BELINDA», LA FLEUR DES AGES

Par Luc Chessel (<http://www.liberation.fr/auteur/15754-luc-chessel>)

— 26 mai 2017 à 20:06

Le nouveau docu de Marie Dumora déploie avec grâce le destin décousu d'une des deux sœurs qu'elle filme depuis leur enfance en Alsace. Un récit livré par téléphone, comme l'écho d'une voix on ne peut plus humaine.



«Belinda» est une chronique faite de trous et de récits rétrospectifs. Photo DR

«Tombe la neige / Tu ne viendras pas ce soir / Tombe la neige / Et mon cœur s'habille de noir...» Adamo chante, et Belinda ne danse pas. Qui, déjà, parlait quelque part d'«*élégie documentaire*» ? Au début, il y a deux petites filles, deux sœurs, Belinda et Sabrina, qu'on sépare en faisant quitter à cette dernière le foyer où elles habitaient ensemble. Elles sont à l'arrière d'une voiture qui roule à travers l'Alsace, avec monsieur Gersheimer, qui travaille à l'aide sociale, un personnage qui veille sur leurs destins. Le film qui vient de commencer sera un morceau de celui de Belinda (1), ou plusieurs petits morceaux de ce destin, réunis pour composer un grand chant de sa vie : vie encore courte mais déjà marquée, toujours à recommencer, une bataille à livrer contre la fatalité.



## Projets

Marie Dumora filme depuis longtemps Belinda, sa sœur et leur famille qui ne s'est pas toujours occupée d'elles. Son nouveau film commence donc avec cette petite fille, qui quelques plans plus tard a soudain 15 ans : elle est chez sa mère, où l'on recroise sa sœur, 16 ans, qui a eu depuis un enfant. Leur père est en prison. Elle a des projets, elle a l'avenir devant elle. Le film continue, le temps passe dans les coupes du montage, Belinda a 20 ans : une femme dont le caractère paraît s'être adouci. Elle est amoureuse d'un homme emprisonné. C'est au présent : on verra maintenant ce qui lui arrive, au fur et à mesure et sur quelques années encore, une chronique avec ses trous et ses récits rétrospectifs. Trois âges documentaires d'une même existence ont scandé cette première partie du film. La sédimentation du temps, cette ampleur-là qu'on ne concède d'habitude qu'au romanesque, à la fiction, émeut d'autant plus qu'elle est saisie sur le visage et les gestes de quelqu'un qui existe. Les films récents, *Moonlight* ou *Orpheline*, qui font jouer les destinées d'un seul personnage par différents acteurs (comme ces tableaux présentant «les âges de la vie» et qui sont l'apanage pictural des époques d'inquiétude, d'appréhension devant l'histoire) s'en approchent mais ne peuvent rivaliser avec la succession d'une vie réelle.

## Couplets

C'est le destin, et c'est surtout le contraire du destin : c'est la vie. «*Tombe la neige...*» La chanson de variété, comme l'élégie documentaire, sont les couplets de l'impermanence des choses vécues - les seules bonnes chansons, les seules vraies. La vie de Belinda est pourtant structurée par les malédictions d'une machine à fabriquer du destin : l'institution, le carcéral y sont partout. Les foyers de l'enfance, l'absence du père emprisonné puis celle de l'amoureux, les quelques mois que Belinda prend elle-même suite à un coup manqué, les préparatifs d'un mariage finalement célébré en taule, et, dans une scène qui bouleverse, dénuée de toute pesanteur (c'est la vie *vs* c'est ton destin, encore une fois), le récit fait par le père de la déportation des grands-parents en camp de concentration parce qu'ils étaient, comme leur descendance, des Yéniches que Vichy voulait anéantir au nombre des «*tziganes*».

Et il y a monsieur Gersheimer. On ne le revoit plus après l'épisode de l'enfance, mais Belinda lui parle au téléphone à chaque étape, il vieillit en parallèle à l'abri de nos regards. Il a une fonction : nous permettre de recueillir les mots de sa protégée. D'ailleurs *Belinda* est un film raconté par téléphone, c'est son mode principal de récit et de parole - des monologues de tragédienne, avec interlocuteurs invisibles. La narration téléphonée (le portable est une machine qui serait, elle, plutôt du côté de la vie, raconter sa vie, prendre des nouvelles) et la narration filmée, avec sa fine succession biographique, s'allient étroitement pour nous dire tout ce que nous devons savoir, et pas plus. Belinda change, nous captons des bribes de ce changement, qui nous la rend toujours familière et étrangère à la fois.

Et Belinda résiste par tous les moyens consécutifs : enfant, elle blague et elle regarde de tous ses yeux ; ado, elle tchatte à la dure et montre les muscles ; adulte, elle se fait belle pour ses trajets incessants. La coquetterie de l'amoureuse, de la jeune mariée, de la jeune femme, c'est bien une tactique de résistance, une armure de séduction rajustée dans la bataille. Le film lutte avec elle, sans jamais la pousser dans le dos, ni pousser à tout prix le spectateur dans ses bras. Chacun des trois, à bonne distance, semble y trouver absolument son compte.

(1) Je voudrais aimer personne, sorti en 2010, est consacré à Sabrina.

Luc Chessel (<http://www.liberation.fr/auteur/15754-luc-chessel>)

Acid

Belinda

de MARIE DUMORA 1 h 47.



### A la marge

Dans une édition où l'on a vu s'engouffrer comme jamais auparavant de multiples formes d'images mises en récit, de la série (l'événement *Twin Peaks*) à la VR, cette nouvelle donne fait vaciller tous les modèles en place, et interroge à la fois les contours du cinéma que le Festival a vocation à mettre en lumière, sa chronologie interne et la destination des films des grands auteurs de demain.

D'autant que Cannes n'est plus qu'à la marge, depuis quelques éditions déjà, le lieu de l'efflorescence de nouveaux auteurs susceptibles de s'arroger toute la lumière en une projection qui ferait basculer le Festival et réécrive quelque chose de ce que l'on peut espérer du cinéma. Le calendrier et la masse des films disponibles à la date n'ont sans doute pas joué en faveur d'une édition glorieuse (la récolte des autres festivals majeurs et la valeur de leurs repêchés le diront). La sélection officielle n'est quoi qu'il en soit pas seule en cause, puisqu'à la Quinzaine des réalisateurs auront surtout brillé des auteurs chevronnés (Philippe Garrel, Claire Denis, Sharunas Bartas), à la trop solitaire exception de l'enthousiasmant prototype portugais *l'Usine de rien*, de Pedro Pinho. La Semaine de la critique formulant peu de propositions très marquantes (on retient surtout la saga corse *Une vie violente* de Thierry de Peretti et le voyage au Congo de *Makala* d'Emmanuel Gras), c'est sans doute l'Acid, la plus ombragée des sélections parallèles, qui présenta le visage à la fois le plus défricheur et substantiel avec une moisson remarquable (*Avant la fin de l'été*, *Belinda*, *Sans adieu...*), à forte coloration documentaire.

**JULIEN GESTER**

## Réalité virtuose

Un des «événements» proclamés du Festival, du point de vue de l'histoire du cinéma, comme de celui des mutations du marché – si ce sont bien deux choses différentes –, aura été la présence de la réalité virtuelle (VR) dans la sélection officielle, avec le film-installation à 360° d'Inárritu, **Carne y Arena**, mais aussi dans les brainstormings et négociations du Marché du film, qui réunit chaque année les représentants de l'industrie mondiale. Une voie s'ouvre, pavée de thunes et de potentiel artistique. Inárritu proposait une immersion, moralement discutable, au cœur non pas d'une fiction de type nouveau, mais d'une reconstitution documentaire, autour de frontaliers clandestins dans le désert mexicain. Or le document, et les avatars du cinéma qui porte son nom, étaient très forts à Cannes cette année dans les sections parallèles, sous plusieurs formes. D'une part, tous ces morceaux radieux de vies réelles : comme **Belinda**, **Avant la fin de l'été** et **Sans adieu** à l'Acid (dont la sélection était cette année principalement documentaire), ou encore **Malala** d'Emmanuel Gras, remportant le grand prix de la Semaine de la critique.

D'autre part, ces films qui s'emparent de lieux et d'histoires chargés d'un réel explosif : le front de la guerre du Donbass dans **Frost** de Sharunas Bartas, les ateliers occupés de **l'Usine de rien**, l'Ouest américain en décrépitude de **The Rider**, ou même la vaste matière biographique de **120 BPM**. Une poussée de réel en résistance à l'ère du virtuel ? Au contraire, à l'heure où les grasses fictions loupent machinalement le monde, l'attrait du document est mieux à même d'en explorer toutes les virtualités : oui, «la vraie vie» est le plus fou des fantasmes.

LUC CHESSEL, ÉLISABETH  
FRANCK-DUMAS, JULIEN  
GESTER et DIDIER PÉRON



Libération, 25 mai 2017

PORTRAIT

# MARIE DUMORA, FOCALE LOCALE

Par Sonya Faure Photo Olivier Metzger  
— 25 mai 2017 à 20:16



En Alsace, la réalisatrice poursuit son exploration documentaire du destin héroïque de deux sœurs, cette fois-ci à travers la cadette, Belinda.

Elle s'est fabriqué un petit territoire de cinéma. Elle dit plutôt : «*Un univers. Chacun de mes films est à trois kilomètres du précédent.*» Tout a commencé dans une voiture qui emmenait deux sœurs, Sabrina et Belinda, vers leur foyer d'accueil en Alsace. C'était en 2001, Marie Dumora tournait son premier long, *Avec ou sans toi*. Puis elle a retrouvé Sabrina à 16 ans et l'a filmée jeune mère (*Je voudrais aimer personne*, 2010). Dans ce film, on croisait un garçon qui saluait pour dire au revoir : «*Je vais de l'autre côté des rails !*» Elle l'a suivi. De l'autre côté des rails, elle a tourné deux autres films. Et ainsi de suite.



Avec *Belinda*, bouleversant docu présenté à l'Acid, Marie Dumora est revenue vers la jeune sœur de la voiture et la montre à trois âges, en partie grâce aux rushs accumulés toutes ces années. Belinda bouffe la vie, même si la vie la mord un peu trop.

Toujours, la réalisatrice filme avec une lourde caméra à l'épaule.

*«Surtout pas avec ces genres de sèche-cheveux pour se faire oublier.»*

Lors du tournage, l'ingé son et sa perche sont les plus présents possible.

*«Je ne change jamais de focale, je m'approche physiquement pour les gros plans.»* Ni commentaire ni voix off. *«Manquerait plus que ça.»* Pas de cinéma social, *«surtout pas ce truc qu'on appelle docufiction»*. *«Bien sûr je filme des milieux qu'on éclaire rarement. Mais je veux montrer des personnes qui ont des destins de héros grecs, pas illustrer des problématiques sociales.»*

*«Elle a la présence des actrices italiennes des années 60»* ; *«C'est Wanda de Barbara Loden pour le courage.»* Quand elle parle de Belinda, comme lorsqu'elle la filme, Marie Dumora la sublime. *«Les membres de cette famille yéniche [communauté semi-nomade d'Europe, ndlr], je les vois comme les personnages de la Chevauchée fantastique de Ford. Ils ont une rage d'espérer qui remonte à la nuit des temps et qui a quelque chose d'universel.»* Elle cite Faulkner qui avait inventé un Sud imaginaire, le comté de Yoknapatawpha, où tous ses récits prenaient place. *«En Alsace, j'ai fabriqué une espèce de famille imaginaire.»* ➡

Sonya Faure Photo Olivier Metzger



# Le Monde

## Cannes 2017 : « Belinda », les trois âges d'une icône combative et cabossée

A l'ACID, Marie Dumora saisit, sur près de quinze ans, les élans et tourments d'une Yéniche alsacienne.

LE MONDE | 19.05.2017 à 10h21 • Mis à jour le 19.05.2017 à 11h16 | Par Mathieu Macheret



« Belinda », documentaire français de Marie Dumora. JOUR2FÊTE

ACID Tant que le [cinéma](#) contribuera à [saisir](#) l'élan et les métamorphoses de l'existence, comme à [contenir](#) des vies entières, il nous restera un instrument pour le moins irremplaçable. Cette tâche précieuse, c'est en quelque sorte celle que remplit la documentariste Marie Dumora, dont l'œuvre s'est donné comme territoire l'est de la [France](#). Depuis près de quinze ans, la réalisatrice filme une même [famille](#) de Yéniches alsaciens (les Yéniches sont un peuple semi-nomade du nord de l'[Europe](#)), développant ainsi à travers les années et les films une sorte de saga gitane haute en couleur, nourrie par la musicalité des accents et les embardées de ses divers personnages.

Belinda, l'héroïne en [titre](#) de ce nouveau film, présenté à l'[ACID](#), est elle aussi issue de cette famille, mais pas uniquement. Elle est sortie, si l'on peut [dire](#), des heures de « rushes » que Marie Dumora a tournées en compagnie de ses différents membres, comme un personnage dont le destin se serait tracé une voie secrète à travers les rebuts des films précédents. Une fois repêchées, ces images ont motivé un nouveau tournage, consacré cette fois à la Belinda d'aujourd'hui, pour [compléter](#) leur cheminement en pointillé. *Belinda* se présente donc comme un portrait dans le temps, à travers trois âges successifs de son héroïne – enfance, adolescence, âge adulte –, qui donnent non seulement à la [voir grandir](#), mais aussi à [sentir](#) cette chose rare et magnifique qu'on appelle le « devenir » d'une personne.

### Le trauma inaugural

A 9 ans, Belinda vit avec sa sœur Sabrina dans un foyer pour enfants, sous l'égide d'un tuteur attentionné. Les deux petites filles turbulentes sont inséparables, mais doivent se dire adieu, car la seconde est transférée dans un autre établissement. A 16 ans, elle [aide](#) aux préparatifs pour le



baptême de son neveu, mais son père, alors emprisonné, ne peut assister à la cérémonie. A 23 ans, elle attend que Thierry, son amoureux, sorte lui aussi de prison, pour l'épouser. Trois fois Belinda : celle dont on dit qu'elle « *a bon cœur* » et qui veille toujours sur les siens. Trois fois différente et pourtant toujours la même.

DANS L'EXISTENCE DE BELINDA, IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN QUI MANQUE – QUE CE SOIT UNE SŒUR, UN PÈRE, UN FRÈRE OU UN MARI	A travers ces trois moments décisifs, qui sont autant de rituels, Marie Dumora cerne amoureusement les constantes et variations du personnage. Dans l'existence de Belinda, il y a toujours quelqu'un qui manque – que ce soit une sœur, un père, un frère ou un mari –, une déchirure dans le tissu du clan, que cette « bonne fille » prend sur elle de <i>raccommoder</i> . Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le film s'ouvre sur une séparation, trauma inaugural qui ne cessera plus par la suite de se <i>rejouer</i> sous différentes formes. Belinda passe son temps accrochée au téléphone, à <i>couvrir</i> les distances, à <i>rattraper</i> le temps perdu, à <i>compenser</i> ainsi l'absence de ceux qui « <i>sont tombés</i> ».
---	--

Entre le foyer, les appartements surpeuplés, les cours d'immeubles HLM et les cours d'eau, au bord desquels on fait trempette l'été, Belinda grandit, s'étoffe, prend de l'épaisseur. Ses cheveux haut dressés, ses colifichets, ses robes mal ajustées, son verbe combatif, ses clopes grillées en continu (qui donnent une folle envie de *fumer*) font d'elle une sorte d'icône cabossée et dissipée, à la beauté disputée par ces accidents de parcours qui, avec le temps, se déposent inévitablement sur son visage – un séjour à la case prison, dont elle écope pour un délit follement romanesque. Belinda existe intensément, et c'est à son rayonnement exceptionnel que se réchauffe le regard tendre, réflexif et persévérant de Marie Dumora.

---

Documentaire français de Marie Dumora (1 h 47). Sortie en salles prochainement. Sur le Web : [www.lacid.org/Belinda](http://www.lacid.org/Belinda) (<http://www.lacid.org/Belinda>)

---



## “Belinda” de Marie Dumora : un documentaire sensible sur une famille yéniche

20/05/2017 | 17h21

f Partager

Twitter

abonnez-vous à partir de 1€



"Belinda" Copyright Droits réservés

**La cinéaste Marie Dumora a filmé une famille yéniche sur une durée de quinze ans. “Belinda”, présenté par l’ACID, est le portrait d’une jeune femme saisie à 9, 15 et 23 ans. Un objet à la fois brut et romanesque.**

Truffaut avait filmé Léaud-Doinel dans un arc allant de l'enfance à l'âge adulte. Marie Dumora a entrepris une démarche similaire, mais en partant de la réalité brute et brutale d'une famille yéniche (une branche du grand arbre tzigane) de l'Est de la France. Au début du film, Belinda a 9 ans et elle est séparée de sa sœur chérie : l'une est placée dans un foyer, l'autre dans une famille d'accueil. Elles se retrouvent à 15 ans sous le même toit familial (un HLM encombré) pour fêter le baptême d'un neveu. Cette fois, c'est le père incarcéré qui manque. Puis à 23 ans, Belinda est encore victime d'un arrachement affectif : c'est au tour de son amoureux d'être emprisonné. Malgré ces diverses ruptures qui en auraient abattu plus d'un, Belinda conserve tout au long des années et des épreuves un inextinguible appétit de vivre, une faconde dépenaillée, des rêves d'avenir. Elle change aussi, de coiffure, de style vestimentaire, de distance de regard sur l'existence. *Belinda* est un très émouvant et puissant portrait de femme évolutif, sculpté dans le minerai ingrat de la condition prolétaire pour en ramener des pépites d'humanité, de courage et de désir de vivre.



par **Serge Kaganski**

le 20 mai 2017 à 17h21



27 mai 2017

PORTAIT D'UNE FILLE D'ALSACE, par [Olivia Cooper Hadjian](#)  
ACID

Belinda

réalisé par [Marie Dumora](#)

En 2001, Marie Dumora filmaît déjà Belinda pour son premier long métrage, *Avec ou sans toi*. La petite fille était alors âgée de neuf ans. Quelques années plus tard, elle apparaît dans *Je voudrais aimer personne*, consacré à sa sœur Sabrina, déjà devenue mère. Après d'autres films toujours tournés dans l'est de la France, la réalisatrice retrouve Belinda en 2015.

Résultat de ce long processus d'exploration d'une région et de ses habitants, *Belinda*, présenté en clôture de l'ACID, reprend l'histoire depuis la première rencontre, rassemblant des images tournées aux trois époques. De telles entreprises sont évidemment rares et précieuses, mais cela ne suffit pas. Celle-ci ne serait rien sans la sensibilité de Marie Dumora.



La juste distance que trouve la réalisatrice repose notamment sur deux principes : d'une part, ne pas intervenir directement dans les situations, ne pas poser de questions aux protagonistes pour préférer les regarder vivre et, d'autre part, ne pas chercher à se rendre invisible pour voler des images plus « naturelles ». Marie Dumora tourne avec une caméra imposante et des preneurs de son, si bien qu'il est difficile pour les personnages d'oublier qu'un tournage est en cours. Si la caméra est présente, c'est donc parce que la relation de confiance nouée avec Belinda est suffisamment forte pour le permettre, et jamais parce qu'on l'oublie.

Lorsque nous la rencontrons enfant, Belinda vit en foyer avec sa sœur. À 16 ans, elle s'apprête à assister au baptême de son neveu et envisage de devenir mécanicienne, mais pas tout de suite : il faut qu'elle aide sa mère, qui va partir « en cure », et qu'elle puisse rendre visite à son père incarcéré. Lorsque nous la retrouvons à 23 ans, elle est de nouveau en route pour la prison, cette fois pour y retrouver son compagnon Thierry, tout juste libéré et avec qui elle prévoit de se marier.

Il serait insupportable de voir tant de dureté sans la douceur et la rigueur du regard de Marie Dumora. Il ne s'agit jamais de choquer le spectateur en lui montrant comment vivent de « pauvres gens » mais de faire le portrait d'une fille devenue femme pour qui ces difficultés sont la norme. Ce qui intéresse la réalisatrice, c'est l'amour et l'affection : entre sœurs, entre parents et enfants, entre Belinda et l'éducateur auprès duquel elle a grandi, puis surtout entre Belinda et Thierry. La pauvreté et tout ce qui va avec ne sont qu'un cadre qui ne devient jamais le sujet du film. Au-delà d'une situation particulière, c'est ainsi l'histoire universelle d'une quête du bonheur qui nous est livrée.

Chronicart, 28 mai 2017

## **Persévérance**

À l'ombre de la compétition, et il faut s'en réjouir, beaucoup de belles découvertes cette année parmi les sélections parallèles. La beauté de *Belinda*, présenté en clôture de l'ACID, n'a toutefois rien d'une révélation pour qui a suivi, sur la carte des autres festivals, le cheminement patient et admirable du cinéma de Marie Dumora. *Belinda* offre de mesurer très littéralement le chemin parcouru, en tressant sur un même fil des images vieilles de quinze ans, d'autres très récentes, et d'autres encore à mi-chemin. Depuis quinze ans, donc, Dumora fait de film en film le portrait au long cours d'une famille Yéniche, en Alsace, et plus particulièrement de Sabrina et Belinda, duo de soeurs rencontrées à l'abord de leur adolescence et dont ce nouveau film, recentré sur la deuxième, retrace en puisant dans les images accumulées le destin modeste, douloureux et opiniâtre. C'est deux fois le destin d'une communauté. Celle des Yéniches d'abord, dont le film évoque l'histoire en transparence – quand Franz, le père, fait revenir l'histoire des camps à partir d'une photo de famille. L'autre est plus intime, et c'est le vrai fil rouge de l'histoire de Belinda: c'est un désir de famille (le film va de baptême en mariage, de séparations en retrouvailles) qui s'entête à résister à l'adversité. Dans l'une des plus belles scènes du film, Belinda et Thierry, qu'elle est sur le point d'épouser, décodent avec peine leur contrat de mariage, et on a l'impression que sur le papier il y a le mode d'emploi de la vie elle-même, cette vie qu'il s'agit de vivre en faisant de son mieux, en s'appliquant, en ravalant constamment les coups portés par le destin – le mariage, finalement, sera célébré entre les quatre murs d'une prison. « On verra bien », dit Belinda qui a renoncé à déchiffrer tous les alinéas du contrat, et ce « on verra bien » est la morale minuscule et émouvante qui donne son cap au film. Lequel, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, n'offre aucune prise aux clichés par lesquels on est toujours tenté d'accueillir pareils récits documentaires – le genre: éloge d'une battante / hymne à l'héroïsme des déshérités. Quand, parmi le public de l'ACID qui ne tarissait pas de questions, on lui parle anthropologie, Dumora répond littérature et effet *Belinda* tient moins de l'exposé de sciences sociales que du roman-fleuve; c'est avant tout le portrait très délicat d'un visage d'enfant, changeant au gré des épreuves adultes. Ailleurs elle évoque Ford ou Chaplin, et paradoxalement ce double magistère parle pour sa modestie, qui consiste épouser la persévérance de son personnage avec une endurance égale. « On verra bien »: c'est la morale du film lui-même, la belle patience qui lui permet justement de voir bien – c'est-à-dire regarder un personnage comme peu de films se donnent les moyens de le faire.

JM